



Trois événements marquèrent l'existence d'Innocenzo. Trois événements sans importance pour l'essor d'un siècle ou la destinée d'un peuple, firent de son passage sur terre une fête étrange, une fête aux reflets or et noir. Elle dura une vie. Et une nuit.

De celui que nul n'appela jamais par son prénom – Inno fut donc choisi, (*Inno* pour *hymne* et pour atténuer la fadeur roucouleuse d'Innocenzo : Innocence) –, on ne peut dire ce qu'il fit ou ce qu'il pensa, quelle fut son enfance, comment, au moment de son arrivée à Venise, une nuit sans lune, s'étaient déroulées les vingt premières années de sa vie ni en quelle compagnie. Il venait seul.

Ricorni fut le premier à le voir. Sa gondole croisait celle du voyageur quand celui-ci débarqua. Une lanterne à haute mèche éclaira un instant son profil levé. Le regard sombre du savant, plus familier des astres que des visages, se figea malgré lui sous le

coup d'une émotion où, d'emblée, attrait et méfiance s'épousèrent, comme un couple mal équilibré, d'abord pour le pire, ensuite... pour le meilleur du pire.

Deuxième témoin de son arrivée, une femme, Fulvia, n'aperçut ni sa beauté ni sa jeunesse, mais les lourdes malles croisées de fer que deux valets déposèrent en soufflant sur le quai. Le corps encore alangui et moite de l'étreinte du savant, la courtisane, immobile à une croisée, un drap serré sous les aisselles, observait la scène avec l'expression de sensualité morose et d'indifférence boudeuse de son métier.

Le troisième et dernier témoin, si l'on croit à ces choses, fut Venise elle-même.



Dès son arrivée, les rumeurs les plus passionnées coururent sur son compte. L'une d'elles prétendait qu'il était riche, une autre, qu'il vivait seul. On l'aimait déjà. Quand une nouvelle semaine s'écoula sans qu'on ne le vît quitter une seule fois son Palazzo, on se mit alors à guetter les hautes croisées avec une sorte d'impatience craintive. Pourquoi n'y paraissait-il jamais personne ?

En s'installant, Inno en avait fait décrocher les tentures sans les remplacer. Dans la lumière matinale, le spectre d'une douzaine de salons en enfilades, les uns plus vides que les autres, tout de marbre blanc poli, tenait d'un entracte suspendu en plein drame. La nuit, c'était au tour de la lune d'en prolonger l'allure de songe. Rien jamais n'y remuait.

Ce point valait comme portrait du maître des lieux à un détail près : si aucune présence ne s'y montrait, si nulle lumière, du crépuscule à l'aube, n'y brillait, quelqu'un pourtant attendait là.

Plusieurs, trouvant la chose anormale, la réprouvèrent. Au bout d'un mois, l'étranger restant toujours invisible, on leur donna raison. À présent, on longeait le Palazzo sans un regard.

❧ III ❧

– Dites-nous, Ricorni ! Vous avez vu son visage, à quoi ressemble-t-il ?

– Oui, comment est-il ?

Encerclé de jeunes filles, aussi richement allurées que des bouquetières royales, le savant marqua un silence qui enfiévrâ leur regard.

– De grâce, racontez-nous ! De quoi a-t-il l'air ?

Les dévisageant à tour de rôle, il sourit à la plus silencieuse.

– Est-il vrai que vous l'avez vu ? reprit-elle d'une voix basse, comme si elle lui faisait un aveu impie.

– Aussi vrai que je vous vois et d'aussi près !

Unique témoin oculaire de l'événement, Ricorni n'avait pas résisté longtemps à la séduction que ce prestige lui conférait aux yeux des favorites de salon. Le savant lui peignit alors un portrait affiné, soir après soir, dans la compagnie la plus riante que comptait Venise. Dès les premières paroles, pourtant, il connut le désarroi du comédien à succès qui, soudain, ne l'est plus. Plusieurs se détournèrent, d'autres s'éloignèrent.

Si l'air ne plaisait plus, c'est qu'il avait déjà été trop entendu. Il adopta un ton feignant la nouveauté : ce fut pire. Un valet annonçant alors le début du concert, la compagnie se dispersa avec soulagement.

❧ IV ❧

Le soir même, dans un geste où la colère le cédait d'un coup à la curiosité, Ricorni vint frapper à la porte du Palazzo. Un domestique sans âge lui ouvrit et l'invita doucereusement à le suivre. Son étonnement devant la désolation fastueuse des salles vides lui fit perdre à l'instant tout souvenir du trajet.

Le valet écarta alors un rideau dont le velours sombre étouffait le son comme la lumière.

– Bonsoir, Monsieur Ricorni ! Soyez le bienvenu !

La voix, agréablement modulée, le rappela à la réalité avec une secousse.

– Approchez, rejoignez-moi !

Inno indiqua deux fauteuils ; ils s'y assirent en même temps.

– Comment savez-vous mon nom ? bredouilla Ricorni.

– Et pourquoi en douteriez-vous ? Il est pourtant assez connu à Venise et, à ce qu'il me semble, un peu grâce à moi.

Son expression calme et sérieuse acheva de

dérouter le savant qui, malgré un tempérament irascible, éclata d'un rire sec. Le jeune homme se joignit à son hilarité.

– Bravo, Monsieur! Votre belle humeur vous honore.

Ricorni s'inclina. La rigueur funèbre de son habit noir prêtait à sa jovialité un air confit. Par contraste, la mise extravagante et pleine de raffinement de son hôte sentait son hommelet des grandes villes, un brin naïf, fat, assurément, fat et oisif, songea le savant qui, sur le coup, crut avoir percé l'un des secrets de sa réclusion. Il en conclut un peu vite que sa liberté de ton, cette franchise frisant l'insolence, n'était qu'une vapeur.

– Je vous avoue mon étonnement, Monsieur. Vous possédez l'avantage d'en savoir plus sur Venise qu'elle n'en sait sur vous.

Inno dévisagea Ricorni avec une réserve rieuse.

– Chez une courtisane, on appellerait cela de la vertu.

Après le départ du savant, le valet revint auprès de son maître. Il le trouva en contemplation devant la croisée de l'une des innombrables salles du Palazzo. Tous deux restèrent longtemps sans parler.

– Depuis combien de temps sommes-nous ici, Guido?

– Demain, jour de Saturne, il y aura tout juste un mois.

Ainsi désignaient-ils entre eux, et répondant en cela à la volonté d'Inno, chaque jour sous le signe tutélaire de la planète qui lui correspondait: Lune pour lundi, Mars pour mardi... Saturne pour samedi.

– Mon vœu est exaucé, Guido. Le premier visiteur s'est présenté. Les jeux sont faits.

– Ne viennent-ils pas de commencer? objecta le valet.

– Non, Guido, ils accomplissent leur course de même que tous nos rêves, chacun de nos actes, sont commémoratifs.

– La fin commence, corrigea Guido, satisfait.

Inno se tourna de nouveau vers la fenêtre.

– Je me félicite de l'instinct qui m'a conduit à Venise. Il me semble que cette île en pierre, devinant le mystère qui, depuis des années, fait de ma vie une quête, s'est désignée d'elle-même pour me le révéler. Ce sera donc ici. Le rendez-vous que j'espère avec celle que j'attends aura ce palais flottant comme capitale.

– Comment la reconnaîtrez-vous?

– Tout en moi me le proclame doucement: blonde, je crois, un regard où la beauté s'aime, une bouche pour en rire: femme – plus femme que toutes les

autres pour n'avoir jamais eu le mépris de son âme, ni un secret recul devant son corps –, oui, celle que je pressens habite quelque part ce sphinx d'eau. Cette fête sera un adieu...

– Une fête ? Vous parliez d'un rendez-vous...

– Ici, un rendez-vous avec l'invisible s'appelle une fête. La mienne durera une vie ou une nuit, qui sait, Guido, mais n'est-il pas merveilleux d'inaugurer celle-ci au moment où, à Venise, s'achève le carnaval ?

Il resta un instant pensif, puis ajouta :

– Les fins commencent et s'achèvent toujours par une fête.

Seul le silence lui répondit. Le valet s'était éclipsé.

La véritable solitude, murmura alors Inno, son regard sondant l'obscurité par la croisée, n'est pas de ne pas vivre ses rêves, mais de n'en posséder aucun. Il hocha doucement la tête : il n'est pire solitude que de les vivre tous, sans conserver le mystère d'un seul, à jamais inaccessible. S'il n'est plus une étoile au ciel, comment nous orienterons-nous dans la nuit ?

Souvent, il songeait aussi : Ni honte, ni chaîne, ni soupir – toujours dire adieu à ce qui vient – telle est la loi qui gouverne ma vie. Il préférerait se taire à causer ; il riait beaucoup et de tout. Il aimait ceux

qui n'avaient rien à dire mais qui le disaient avec humour ou se taisaient avec simplicité. Ils étaient moins nombreux que les autres, certes, plus diserts, plus sérieux et savants, mais aussi plus désespérés.

Il saluait les vieillards dans le regard desquels dansait une éternité riieuse, fuyait la jeunesse éteinte. La beauté, toute forme de beauté, le ravageait.

Ce pillage magnifique, se persuadait Inno, n'aurait qu'une femme pour fin. Une telle femme, secrète, vive, talentueuse, existait-elle ? Pouvait-on la croiser dans la rue ? Lui parler et s'en faire à vie la complice amoureuse ?

Inno le croyait. La rencontrer était son rêve.

Le seul qu'il possédât.

Dans la nuit, son unique étoile.



Ricorni ne parla à personne de sa causerie avec l'étranger. Nul doute que le récit de sa visite nocturne au Palazzo lui eût pourtant assuré les faveurs du beau sexe. Il les dédaigna et se retira plusieurs jours dans le silence, unique compagnie qui lui convînt.

Le savant vénérât la solitude, qui seule donnait vie à son esprit. Sa demeure lui ressemblait. Bâtie sur un îlot, elle empruntait ses chambres souterraines et son toit en coupole au Palais des étoiles, l'observatoire de Tycho Brahe, le fameux astronome. Si Ricorni y vivait seul, il ne s'y sentait pourtant jamais esseulé.

Des faunes de marbre, les yeux tirés aux tempes, joues creusées d'un excès rieur, peuplaient ses murs intérieurs. Ceux des chambres s'ornaient de masques. Certains, sculptés dans un bois noir, avaient les traits plus fins que l'écaille du poisson, d'autres, martelés dans un métal noble ou coupés dans une étoffe précieuse, s'ornaient de parures, de pierres

et de peintures, mais aucun n'était aussi ancien ni aussi raffiné que celui qu'observait à présent Ricorni.

Il ne pouvait en détacher son regard. Le masque ressemblait d'une manière stupéfiante au jeune étranger. La grâce de ses traits d'argile évoquait un sommeil dont Inno eût été tout ensemble le dormeur et le rêve. Ce rêve respirait, Ricorni en avait été témoin.

Le savant s'arracha à sa contemplation avec un mouvement d'impatience. Homme d'études plus habitué à établir des correspondances entre les corps célestes de l'Univers qu'entre les êtres, il admirait chez ceux-ci la sérénité supérieure et déplorait chez ceux-là, les passions compliquées. Ces considérations lui remirent en mémoire sa conversation avec Inno.

– Je n'ai vu son visage qu'une seule fois, de nuit et à son insu. D'où connaît-il mon nom et comment m'a-t-il reconnu ? s'obstina-t-il. Il n'a pas voulu répondre à mes questions. Sa légèreté n'a cessé de déjouer mes tentatives. Son domestique lui servirait-il d'espion ? Ridicule. J'étais avec lui, il ne pouvait pas prévenir son maître d'une visite que j'ignorais moi-même faire. Non, décidément, il y a autre chose.

Sur le mur, les rangées de masques l'encourageaient comme l'eût fait le silence d'un public. Son regard changea, soudain médusé. L'instant suivant, il éclata d'un rire aigre.

– Pauvre vieillerie ! se railla-t-il en tendant ses lèvres.
Devant l’impassibilité des masques, il vitupéra de plus belle.

– Tout Venise eût pu te l’apprendre !
Ricorni arracha sa perruque en se laissant tomber dans un fauteuil.

Le carnaval s’était terminé quelques jours plus tôt. Pendant deux semaines, sous l’anonymat du masque, nobles et gens du peuple, s’étaient frôlés, sur les places et au spectacle, sans se reconnaître. Le savant n’avait pas daigné changer son vêtement noir. N’importe qui à Venise eût pu renseigner son voisin sur son identité, fût-il même un inconnu, et à plus forte raison, un étranger masqué, doublement inconnu.

– Satanée vieillerie !
Son ricanement se referma sur un profond silence.

❧ VI ❧

Inno n’avait pas attendu la visite du savant pour lancer les préparatifs d’une fête qu’il persistait, par une étrange tournure d’esprit, à associer à un adieu. Les travaux avaient commencé un mois avant son arrivée. Plusieurs corporations d’artisans, liées par le secret, avaient remorqué leurs matériaux par d’obscurs canaux, travaillant côte à côte dans la cour intérieure du Palazzo. Une haute muraille la fermait aux regards. Un silence claustral y régnait.

Au centre, Inno fit élever une fontaine en pierre d’Égypte. Douze sentiers, bordés de buis, en partaient, divisant leur rayon au sol jusqu’à des arcades profondes, véritables puits de fraîcheur en été. Un escalier en colimaçon reliait chacune d’elles à un boudoir. Aucun n’était accessible autrement. Le jeune homme y insista, ordonnant même qu’on emmurât les portes de communication.

Quand la fontaine fut achevée, Inno contempla son œuvre et connut la joie du fou, du saint et de l’artiste.